

La culture et l'identité à l'épreuve du déplacement – Pour une lecture topographique du déplacement dans *Partir* de Tahar Ben Jelloun –

MOURAD LOUDIYI

Centre Régional des Métiers de l'Éducation et de la Formation / Fès (Maroc)

✉ louidiyi.mourad@gmail.com

RÉSUMÉ. Cet article vise à étudier l'expression du déplacement, dans une perspective typologique et d'examiner la portée de la typologie sur l'énonciation sémanctico-lexicale de l'information spatiale. Le roman *Partir* de Tahar Ben Jelloun se préoccupe, entre autres, du déplacement, véritables topoï prioritaires dans l'univers diégétique. Cette spatialisation du sens du monde conduit à disséquer le cautionnement de la diégèse dans un espace donné et partant de la reproblématisation des facteurs identitaires occasionnée par le déplacement. L'immigration est à la fois pour l'écrivain comme ses protagonistes, une fatalité et un choix existentiel, évoquant aussi bien le déplacement de l'être dans l'espace que le déplacement de l'espace dans l'être. Les immigrés changent de nom, de langue, de culture

MOTS-CLÉS:

Tahar Ben Jelloun ;
déplacement ;
approche lexicale ;
identité ; culture

Pour citer cet article

Louidiyi, M. (2022). La culture et l'identité à l'épreuve du déplacement – Pour une lecture topographique du déplacement dans *Partir* de Tahar Ben Jelloun–. *Hybrida*, (4), 133–154. <https://doi.org/10.7203/HYBRIDA.4.23975>

et d'identité. Ce mal-être identitaire révèle les deux facettes de l'errance, à savoir les pérégrinations géographiques et les égarements de l'esprit à la quête de l'el-dorado européen.

RESUMEN. *La cultura y la identidad ante el desafío de la movilidad –Una lectura topográfica de la movilidad en ‘Partir’, de Tahar Ben Jelloun–.* Este artículo tiene como objetivo estudiar la expresión de la movilidad, desde una perspectiva tipológica y examinar el alcance de la tipología sobre la enunciación semántico-léxica de la información espacial. La novela *Partir* de Tahar Ben Jelloun se ocupa, entre otras cosas, del desplazamiento, un verdadero *topoi* prioritario en el universo diegético. Esta espacialización del sentido del mundo lleva a disecionar el cautiverio de la diégesis en un espacio dado y, por lo tanto, a la reproblematicación de los factores identitarios provocada por el desplazamiento. La inmigración es tanto para el escritor como para sus protagonistas, una fatalidad y una elección existencial, evocando tanto el desplazamiento del ser en el espacio como el desplazamiento del espacio en el ser. Los inmigrantes cambian de nombre, idioma, cultura e identidad. Este malestar identitario revela las dos facetas del errante, a saber, la peregrinación geográficas y los extravíos del espíritu en la búsqueda de El Dorado europeo.

ABSTRACT. *Culture and identity put to the test by displacement –For a topographical reading of displacement in Tahar Ben Jelloun’s “Partir”–.* This article aims to study the expression of displacement from a typological perspective and to examine the scope of typology on the semantic and lexical enunciation of spatial information. Tahar Ben Jelloun’s novel *Partir* is concerned, among other things, with displacement, a topos with true priority in the diegetic universe. This spatialization of the meaning of the world leads to dissecting the captivity of the diegesis in a given space and, therefore, the reproblematication of identity factors caused by displacement. Immigration is both for the writer and his protagonists, a fatality, and an existential choice, evoking both the movement of the self in space and the movement of space in the self. Immigrants change their name, language, culture, and identity. This identity malaise reveals the two facets of wandering, namely the geographical pilgrimages and the wanderings of the spirit in search of the European El Dorado.

PALABRAS CLAVES:

Tahar Ben Jelloun;
desplazamiento;
enfoque léxico;
identidad; cultura

KEYWORDS:

Tahar Ben Jelloun;
displacement;
lexical approach;
identity; culture

Tahar ben Jelloun, auteur délogé d'Afrique et placé en Europe, s'adapte, grâce à la littérature, aux perversions de la conjoncture postcoloniale qui sous-tend les « concubinages » entre ces deux continents. Depuis les années soixante-dix, avec son premier récit *Harrouda* (1973) où le topos invite le logos à un incessant déplacement marqué et marquant, il fait du déplacement, sous toutes ses formes (émigration, immigration, errance, exil), un sujet de prédilection. Plus qu'une thématique anodine, le déplacement a trait essentiellement à une esthétique rhétorique et existentielle déployée de manière à décrire l'expérience de l'auteur quant au cantonnement du Même tout aussi bien que de l'Autre à leurs marges (marginalités, oserions-nous dire) et à modeler les perspectives de nouvelles identités. L'immigration met au premier plan la translation culturelle en contexte occidental, favorisant l'émergence de schèmes d'hybridation relatifs aux codes génériques, à la langue d'écriture, à l'identité remise en question par le déplacement et aux formules d'énonciation. Quoiqu'aujourd'hui frontières et obstacles soient érigés face aux flux migratoires, l'image du « migrant misérable en quête d'une terre d'abondance » (Defarges, 1994, p.37) est consacrée par Tahar Ben Jelloun avec le roman *Partir*.

Il faut signaler que le déplacement et la crise identitaire qu'il engendre, dans la perspective qui nous préoccupe, a pour objet d'étude le langage, notamment la valeur sémantico-lexicale de certains verbes de déplacement. Il en résulte l'hypothèse selon laquelle la quête de l'identité et sa mise en question causée par le déplacement sont le déploiement de matériaux langagiers. Par ailleurs, nous estimons que pour bien disséquer notre objet d'étude, nous nous appuyerons sur quelques travaux qui sont réalisés dans ce champ de la recherche, pour assurer un enrichissement à notre étude. Les travaux, il est vrai très abondants mais aussi complexes (Kopecka, 2009) sur la description sémantique des verbes locatifs, cherchent à déterminer les propriétés spatiales (Aurnague, 2008), aspectuelles (Boons, 1985) ou locatives (Laur, 1989) de ces verbes. En général, l'orientation de ces études touche trois aspects des verbes de déplacement : études de l'expression du déplacement (Borillo, 1998), relations locatives entre verbes de déplacement et prépositions de lieu (Aurnague, 2008) et études des prépositions du français (Vandeloise, 1986). Ces recherches ont eu le mérite de faire mieux connaître, d'une part, des composantes de la langue pour l'expression du déplacement, et, d'autre part, de répertorier des critères et des systèmes syntaxiques grâce auxquels ces composantes sont interprétées. Une palette de termes spécialisés a fait son apparition, tels : changement de lieu, manière de se déplacer, mouvement dirigé, direction, cible, propriété temporelle, relation spatiale, entité, construction locative, polarité aspectuelle.

L'expérience migrante rapportée dans *Partir* sera examinée à travers les questions suivantes qui forment l'ossature de notre travail :

- La représentation du déplacement et son impact sur l'identité de l'immigré construirait-ils le topos idoine pour exprimer la poétique fictionnelle de l'immigration qui détermine la littérature maghrébine d'expression française postcoloniale ?
- Si le déplacement s'énonce comme le credo qui administre la matière interne du roman benjellounien, nous nous interrogeons sur les modes de son idiomatisme et ses traits spécifiques.
- Quels traits définitoires du personnage migrant sont invoqués par les verbes de déplacement répertoriés par notre étude ?
- Le verbe « partir » réussirait-il à traduire le phénomène planétaire de l'immigration, abolissant les frontières entre le Nord et le Sud et altérant l'identité du migrant ?

Ces questions témoignent d'une amphibologie consubstantielle au roman benjellounien, car entremêlant deux cultures différentes, des tragédies de l'acculturation, des lecteurs avec des horizons culturels variés.

Notre démarche qui est d'abord linguistique part du phénomène lexical et thématique, en évitant les canons déjà admis pour trouver une mesure spécifique dans un large corpus. Nous traiterons, dans cet article, de la sémiotique qui structure le « programme » du déplacement et de l'incidence de cette sémiotité sur la temporalité et la spatialité du récit. Le déplacement semble s'énoncer selon certaines règles, certains codes, essentiellement topographique et chronologique. En d'autres termes, nous avons l'intention d'examiner comment s'organise le déplacement, dans son sens topographique le plus large et quelles en sont les manifestations aux niveaux discursif et lexical. Le premier axe de notre travail abordera la production de Ben Jelloun avec le souci d'interroger l'imaginaire culturel benjellounien sur le déplacement et de rendre compte de la prédisposition idoine des personnages à s'exiler, tout en se défaisant de leur culture et de leur identité. Cette démarche exige l'investissement de l'espace textuel et de l'Imaginaire à considérer comme carrefour d'échanges culturels. Confluents de cet imaginaire, les stratégies scripturales dans l'œuvre de Ben Jelloun sont concentrées autour du glissement de la langue maternelle à la langue étrangère dans l'espace textuel du récit analysé. Le va-et-vient continu entre les deux idiomes définit un espace ouvert dans lequel l'écriture hésite entre la culture maghrébine et la culture occidentale. L'objectif du deuxième axe est d'étudier l'expression du déplacement et d'examiner la manière dont l'auteur conceptualise linguistiquement ce domaine sémantique particulier. Il s'agit d'appréhender le déplacement selon la typologie de l'événement spatial,

fondée sur la lexicalisation des éléments sémantiques associés à l'événement du déplacement : la cible, le site et la trajectoire. Dans le dernier axe, nous nous attacherons à extraire des constructions avec « partir » qui expriment le déplacement de la cible par rapport au site. Notre attention porte plus particulièrement sur « partir », verbe à haute fréquence d'emplois dans le roman de notre corpus. Au-delà de son usage courant, le choix de ce verbe est motivé par ses propriétés sémantiques et aspectuelles. Il exprime la manière de se déplacer et désigne un procès qui n'a pas de limites spatiales définies.

1. Tahar Ben Jelloun à l'épreuve du déplacement épistémologique

Se déplacer est un postulat inhérent à la création littéraire maghrébine francophone. Sauf qu'on prend acte que Tahar Ben Jelloun est l'auteur le plus prolifique quant à cette inclination (Raqbi, 2005) ; en atteste les divers romans qui brossent cette activité. La prédilection pour le déplacement incarne le mouvement vers un ailleurs géographique et surtout imaginaire qui caractérise le destin de certains protagonistes. Il serait pertinent de parcourir notre corpus, constitué de *Partir*, représentatif de cette mobilité, qui illustre l'expression discursive du déplacement. De fait, le déplacement, tel un destin inéluctable des êtres, accroît l'expression des possibles narratifs et discursifs, en un sens qui est ouvert et imprévu. Il s'énonce comme motif invariant de la narration et du discours chez Tahar Ben Jelloun.

1.1. Le déplacement : un projet de déracinement et une genèse d'un nouvel enracinement

Dans *La Prière de l'absent* (1981), Tahar Ben Jelloun construit l'intrigue, en la donnant à voir dans l'itinéraire emprunté par des « êtres de sable », dans des espaces désertiques ou labyrinthiques, dans des déplacements erratiques et dans les entrelacs des destins en perpétuels mouvements. Les trois protagonistes, Sindibad/Mokhtar (mythomane et ancien étudiant de l'université Al Quaraouiyine, Bobby (misérable mendiant) et Yamna (ancienne domestique et prostituée), entreprennent un périple marqué de déterritorialisation. Ils parcourent, par la voix de Lalla Malika, le Maroc pour « ressourcer l'âme d'un enfant dans l'esprit d'une haute mémoire » (p. 195), celle de Ma al-'Aynayn, combattant de la colonisation et incarnation des principes fondamentaux de l'Islam. Lors de leur voyage parsemé d'embûches et d'adversités, ils n'arrivent pas à s'acquitter de leur mission quoique mettant à l'épreuve leur débrouillardise comme dans les récits mythiques. Les périlleuses péripéties bravées ne découragent guère Yamna et ses compagnons à atteindre, en partie, l'objet ultime de leur quête, à

savoir le sud marocain, une « racine et une histoire » (p. 75), terre sacrée des ancêtres. Leur déplacement pourrait être assimilé à de l'errance, mais il n'en est pas une. Ce qui ressurgit de leur parcours erratique, c'est la force de faire face à une mission dont la réalisation est de toute évidence impossible à accomplir. Il paraît que le véritable objet de leur quête est le déplacement en lui-même, étant une force génératrice de l'initiation, généreuse en apprentissage. Se déplacer s'avère, selon Rachel Bouvet, un principe qui définit l'être et son identité :

[...] les figures de l'entre-deux rencontrées dans le roman de Tahar Ben Jelloun, *La Prière de l'absent*, qui relatent une longue errance du nord au sud du Maroc, un parcours qui n'a rien du parcours nomade, sauf qu'il fait ressurgir [...] de la mémoire l'image du cheik Ma el Aïnine et qu'il prend fin avec la silhouette des nomades venus recueillir l'enfant que les personnages étaient chargés de conduire. Des personnages énigmatiques, [...] se définissant avant tout par une force qui les habite, un besoin de partir, de se mettre en route, sans savoir pourquoi, sans savoir ce qu'ils cherchent, des sédentaires qui se soustraient à leur univers pour toutes sortes de raisons. (Bouvet, 2006, p. 69)

Le voyage initiatique de Fès vers le sud, en passant par Meknès, Marrakech, Casablanca, Rabat, Tanger et Khémisset, donne lieu à la métamorphose intérieure du trio errant et à la découverte du Maroc contemporain. Toutefois, si leur trajet semble se limiter à ce seul pays, leur errance est éclatée et présente une structure labyrinthique (Araya, 2013).

L'Enfant de sable (1985) est une histoire sans fin où l'univers diégétique s'inscrit, par ricochet, dans le symbolisme du sable (Romey, 1995). L'histoire d'Ahmed, personnage diptyque sous le nom d'Ahmed/Zahra, appelé à accomplir un pèlerinage à Marrakech, se résume à son souhait d'escamoter son passé enduré sous le faux-semblant d'un homme conforme au libre arbitre du père :

[...] car cette histoire est aussi un désert. Il va falloir marcher les pieds nus sur le sable brûlant, marcher et se taire croire à l'oasis qui se dessine à l'horizon et qui ne cesse d'avancer vers le ciel, marcher et ne pas se retourner pour ne pas être emporté par le vertige. Nos pas inventent le chemin au fur et à mesure que nous avançons ; derrière, ils ne laissent pas de trace, mais le vide, le précipice, le néant. (p. 16)

Le déplacement du héros est mu par une double quête : celle de la vérité et de l'équivocité de son statut. Se déplacer sur un espace désertique, « ouverture éternelle [...] Ouverture de toute ouverture » (Jabès, 1978, p. 56), est une invitation à la libération du corps et une reconquête de sa féminité, comme le souligne le vieux conteur de *L'Enfant de sable* : « Amis du bien, sachez que nous sommes réunis par le secret du verbe

dans une rue circulaire, peut-être sur un navire et pour une traversée dont je ne connais pas l'itinéraire.» (p. 15). L'être de sable parcourt un espace dépourvu de points de repère qui déroutent ses pas et marque son itinéraire des incertitudes du hasard. Le déplacement devient errance à cause de l'impondérabilité du trajet à parcourir : « Il m'arrivait de marcher longtemps et de me retrouver ensuite par un hasard inexplicable à mon point de départ » (p. 197). En visionnaire éclairé quoique frappé de cécité, le Troubadour évoque l'inéluctabilité d'un retour prochain : « Depuis quelques années je ne cesse de marcher. Je marche avec lenteur, comme celui qui vient de si loin qu'il n'espère plus revenir » (p. 190). Dans le sillage des protagonistes, l'écriture est appelée à d'incessants déplacements qui plongent l'histoire vers une fin sans bornes, au rythme d'un radotage incommensurable :

Je me dis, à force d'inventer des histoires avec des vivants qui ne sont pas que des morts et de les jeter dans des sentiers qui bifurquent ou dans des demeures sans meuble, remplies de sable, à force de jouer au savant naïf, voilà que je suis enfermé dans cette pièce avec un personnage ou plutôt une énigme, deux visages d'un même être complètement embourbé dans une histoire inachevée, une histoire sur l'ambiguïté et la fuite !
(p. 178)

Le déplacement traduit chez les êtres benjellouniens une absence à soi et une absence de soi qui occasionnent la quête de l'ailleurs et le mécanisme de l'errance. Cela les conduit à endurer le dilemme, celui de la perte du lieu d'origine, avec toute sa charge affective, culturelle, linguistique... et l'immigration vers un pays d'accueil. C'est le sort que réserve Tahar Ben Jelloun à une famille du Sud du Maroc, dans *Les yeux baissés* (1991), roman où il est question du conflit entre le Nord et le Sud, entre la tradition et le modernisme, entre la langue maternelle de la narratrice et la langue du pays d'accueil (Lindenlauf, 1996). Expatriée en France, après la mort de son frère Driss, Fathma, la jeune narratrice tente, tant bien que mal, de réconcilier ces deux univers apparemment inconciliables. Son insertion ne se fait pas par ses parents fourbus à cause du travail, mais c'est son accès à l'école, rendu possible grâce à l'aide d'une assistance sociale, qui lui facilitera son intégration : « J'ai déjà appris le temps et apprivoisé les bruits. Il me reste à apprendre le français et tu verras, je serai médecin ou architecte, je serai ton bonheur, ta joie et ta fierté. J'ai envie de tout connaître. » (p. 75). Si l'école a de telles prérogatives, c'est qu'elle est aux yeux de la jeune immigrée le panthéon de la civilisation : « La civilisation, ce mot sonne encore aujourd'hui dans ma tête comme un mot magique qui ouvre des portes, qui pousse l'horizon encore très loin, qui transforme une vie et lui donne le pouvoir d'être meilleure » (p. 55). Or, cet engouement pour son acculturation ne désavoue pas sa culture d'origine : « J'avais le sentiment d'être divisée en deux. J'avais une moitié suspendue encore à l'arbre du village, et l'autre moitié balbutiant la langue

française » (p. 108). Le récit de Fathma est « l'occasion pour le romancier d'évoquer l'apprentissage difficile d'une langue et d'une culture nouvelle, la découverte du racisme et de la violence, l'impossibilité aussi de se situer vraiment entre le pays d'origine, toujours regretté, toujours rêvé, mais déjà perdu, et le pays d'accueil, dont on finit par comprendre qu'il ne peut pas être tout à fait son pays. » (Noiray, 1996, p. 85)

Azel ou Azz El Arab, le protagoniste principal dans *Partir* (2006), ne pense qu'à partir, certes, vers l'Espagne, mais, c'est vers un ailleurs lointain et inconnu qu'il compte aller, comme le laisse suggérer la répétition du vocable *partir* sur presque toutes les pages du récit. L'espace géographique, par le déplacement récurrent des protagonistes, devient dynamique couvrant l'ampleur du périmètre (Bal, 2002). Ville de transit, Tanger répond, ipso facto, à la propension des personnages au voyage. Azel, jeune tangérois de 24 ans, diplômé chômeur, arrive à obtenir un visa pour l'Espagne, grâce à Miguel, un homosexuel espagnol. Si au début du roman le départ est motivé par la réalisation d'un rêve obsessionnel, le retour par lequel le roman s'achève, annonce un désenchantement pour tout immigrant : perdre son identité et sa dignité humaine ou perdre sa vie.

La nécessité de se déplacer poursuit les autres figures de Tahar Ben Jelloun. *Au pays* (2009) est un roman qui se donne à lire comme l'expression explicite de l'impossibilité d'intégration des immigrants marocains de la première génération qui rejettent catégoriquement la nationalité française :

Ni Brahim que Dieu ait son âme en sa miséricorde, ni Lahcen, ni Hamadouch, pas même Ahmed qui se faisait appelé Tony et bien d'autres, aucun de nous n'a demandé la nationalité, nous, nous serons jamais français cent pour cent... nous sommes marocains, algériens, tunisiens, libyens... (p. 56)

Albert Christiane souligne l'échec de cette interculturalité par la présence de conjonction de négation et de coordination :

Ce sentiment de double appartenance culturelle se vit sur le mode d'un double refus dont la forme la plus manifeste se traduit, au niveau textuel, par un (ni... ni...), (ni français, ni algérien) qui peut aussi se formuler par un et... et... – « français et algérien ». (Christiane, 2005, p. 123)

Si Mohamed réussit à faire face à la politique d'assimilation qu'impose le pays d'accueil en gardant avec acharnement ses repères identitaires, sa progéniture ne peut résister aux formes de transculturation (apprentissage de la langue, naturalisation, mode de vie...). Impuissants, les parents déplorent que leurs « filles et garçons ne leur appartenaient plus, qu'ils avaient été engloutis dans le tourbillon de la France,

qu'ils aimaient leur vie et qu'ils n'avaient ni remords ni regret [...] la France avalait les enfants des étrangers. » (p. 145). Le retour inéluctable de Mohamed à son pays d'origine traduit à la fois la déconvenue du système assimilationniste et la débâcle éducative : « Je dis ça pour tous ceux qui rêvent de partir travailler à l'étranger : là-bas nos valeurs ne valent rien, là-bas, notre langue ne vaut rien, là-bas nos traditions ne sont pas respectées. » (p. 185–186). Quoique l'influence culturelle et idéologique du pays d'accueil soit forte : « Lorsqu'on est installé dans la transculturalité, on est simultanément dans [...] un espace de rencontres et de pluralisme, mais inévitablement aussi un espace de conflit des valeurs. » (Forestal, 2008, p. 395), l'identité de Mohamed résiste à l'altération, grâce aux facteurs géographique, religieux et ethno-anthropologique :

Il était étranger, totalement inatteignable. Le bled et ses traditions l'habitaient tout en l'éloignant de la réalité. Il était dans son monde, et vivait sans trop se poser des questions [...] Ici, ils ont leur religion et nous avons la nôtre. Nous ne sommes pas faits pour eux et ils ne sont pas faits pour nous. Le contrat est clair, je travaille, ils me payent, j'élève mes enfants et puis un jour tout le monde rentre à la maison, oui, la maison c'est mon pays, ma patrie. (p. 147)

À l'encontre de son héros, Tahar Ben Jelloun ne cache pas l'attachement à son identité marocaine, mais assume sa pluralité culturelle.

1.2. Le déplacement entre la mouvance linguistique et la langue mouvementée

Dans ce que nous appelons le « déplacement idiomatique », nous faisons allusion à la langue d'écriture chez Tahar Ben Jelloun et ses différents usages qui dépeignent son geste scriptural. Loin du frottement conflictuel qui a caractérisé la littérature maghrébine juste après la colonisation française, l'hybridité des idiomes (hébergement du dialecte et de l'arabe classique par la langue française) est vécue pacifiquement, à travers des stratégies de métissage (superposition, interférence, entrelacement, enchevêtrement des langues), comme le souligne l'auteur lui-même :

Pourquoi la cave de ma mémoire, où habitent deux langues, ne se plaint jamais ? Les mots y circulent en toute liberté et il leur arrive de se faire remplacer ou supplanter par d'autres mots sans que cela fasse un drame. [...] Oui, il m'arrive de céder à une errance dans l'écriture. (Ben Jelloun, 2007, p. 20)

Qu'il s'agisse de résolution personnelle ou d'une gageure presque intuitive, l'usage de la langue française émane de l'impossibilité de l'auteur à s'exprimer autrement, dans sa langue maternelle qu'il ne maîtrise pas correctement bien qu'elle soit

riche : « Pour des raisons de choix et de défi, je ne me suis jamais senti prédisposé à créer en langue arabe classique. Malheureusement, je ne maîtrise pas cette langue, belle, riche et complexe. » (Ben Jelloun, 2007). Loin d'être une marque d'intelligibilité du texte ou une manifestation de l'inaccessibilité au sens, le recours à la langue étrangère s'avère un moyen d'enrichissement mutuel : « Le bilinguisme offre l'avantage d'une différence [...] j'essaye de faire connaître la culture arabe par mes articles, de créer des échanges. » (Tahar Ben Jelloun 1976). L'objectif de l'écrivain à travers l'emploi de l'arabe dialectal n'est plus de déranger les normes scripturaires de la langue de l'autre, mais d'y insérer modérément la sienne en traduisant. À ce propos, il déclare :

Ainsi, que de fois il m'est arrivé en écrivant d'avoir un trou, un vide, une sorte de lacune linguistique. Je cherche l'expression ou le mot juste, mot parfois banal et je ne le retrouve pas. La langue arabe, classique ou dialectale, vient à mon secours et me fait plusieurs propositions pour me dépanner. Ces mots arabes, je les écris dans le texte même en attendant que ceux qui m'ont lâché reviennent. [...] Oui, il m'arrive de céder à une errance dans l'écriture comme si j'avais besoin de consolider les bases de mon bilinguisme. Je fouille dans cette cave et j'aime que les langues se mélangent, non pas pour écrire un texte en deux langues mais juste pour provoquer une sorte de contamination de l'une par l'autre. (Ben Jelloun, 2007)

L'arabisme, lexicalisé (djellaba, seroual, couscous, henné...) ou non-lexicalisé (mani, qlaoui, taboun, Zankat Wahed, Amirat Lhob...), est l'un des traits distinctifs du style de Tahar Ben Jelloun (à l'instar des écrivains maghrébins d'expression française), qui sert à insérer la langue maternelle dans la langue française, en ayant recours à la traduction. La calligraphie arabe (versets de sourates ou de vers écrits en arabe) est une autre technique d'ornement des textes chez Ben Jelloun. Un tel tissage se déploie autant pour compromettre le monolinguisme que pour mettre en évidence l'altérité.

Le « déplacement idiomatique » fait étalage de diverses stratégies scripturales qui impriment l'acte d'écrire d'une volonté d'incessantes altérations. Dans sa production littéraire, Tahar Ben Jelloun ne cesse d'expérimenter tous les possibles du langage, travaillant la substance scripturale. Principe générateur dans la poétique benjellou-nienne, le déplacement est avant tout ce qui fonde l'œuvre et assure sa continuité, en tant qu'élément incontournable de l'intertextualité. L'écriture prend naissance dans l'entrecroisement de la culture maghrébine et française. Son expression est mise à exécution par la langue française fréquemment « conviviale » au regard des emprunts de l'arabe et approvisionnée par la fabrique fabuleuse de l'imaginaire arabo-berbère. Le recours aux deux variantes de l'arabe, en l'occurrence l'arabe classique et dialectal, bannit toute démarcation inter et intralinguistique, favorisant ainsi l'intégration de Soi dans la langue de l'Autre. De tels procédés, renvoyant à la « surconscience linguis-

tique » (Gauvin, 1997, p. 8) ne sont pas de « simples modes d'intégration de l'oralité dans l'écrit, ou que de la représentation plus ou moins mimétique des langages sociaux, on dévoile ainsi le statut d'une littérature et son intégration/définition des codes » (Gauvin, 2004, p. 256). Or, au-delà de ces transgressions où sont déjoués les affrontements idiomatiques, le roman *Partir* devient le réceptacle des cultures qui inventent de nouveaux codes d'expressions et d'innovants modèles de représentations romanesques. Tout le mérite de Tahar Ben Jelloun est à chercher dans son ingéniosité à convertir l'altérité identitaire en prérogatives transculturelles.

D'un livre à l'autre, le glissement d'une langue à l'autre, d'un genre à l'autre accompagne l'évolution de l'œuvre, à travers la multiplicité des voix qui transgressent les codes génériques. Le récit « apparaît comme une configuration ouverte, sillonnée et balisée par des réseaux de références, réminiscences, connotations, échos, citations, pseudo-citations, parallèles, réactivations » (Tobie, 1996, p. 354). *Partir* est un roman où la transgénérativité structure le récit, à travers le dialogue entre les genres littéraires : la biographie, l'autobiographie, la correspondance, le témoignage, la confidence et le récit de l'errance.

2. Autour de la notion de déplacement dans le roman *Partir*

Nous nous appuyons ici sur un large échantillon de données, puisé dans le roman *Partir* pour identifier des facteurs qui conceptualisent la représentation du déplacement. À partir de ce texte, nous avons extrait différents énoncés explicitant ce qui forme la linéature de la notion de déplacement, ainsi que les matériaux lexicaux propres à la sémantique et au fonctionnement des représentations spatiales qui traduisent le déplacement, en tant que changement de lieu et d'emplacement.

Dans notre corpus, nous entendons par *déplacement* le changement de lieu qu'entreprend un sujet suivant un trajet, sans subir « par ailleurs aucune modification de forme ou de substance au cours du procès » (Boons, 1985, p. 5). Le changement de relation spatiale intervient entre une cible et un site. Tous les personnages vont, viennent, errent à Tanger, partent vers le Nord, quittent une origine natale et regagnent (ou tentent de le faire) la terre d'accueil. Or, le rêve d'une vie meilleure fait de leur déplacement une errance. C'est ainsi qu'Azal, diplômé chômeur et laissé pour compte, reflète les aptitudes corporelles du saisissement qui exalte son ostracisme et son désir du déplacement. La juvénilité de son corps et sa sève correspondent à cet impératif de partir, du moment que « quelle que soit la saison, son corps est secoué par un léger tremblement. Il sent le besoin de s'éloigner de la nuit. » (p. 16). Les autres

personnages du roman sont également mus par la nécessité de partir, sans se soucier ni de s'affranchir de l'ordre établi ni d'oser, au péril de leur vie, entreprendre un déplacement périlleux. Après avoir quitté le pays, traversé la mer, « brûlé » (p. 74), passé les frontières, ces clandestins se sentent égarés, ils s'impatientent à errer, avant de lever le voile. L'errance est ainsi généralisée et se laisse épancher dans les phénomènes de mondialisation, de globalisation et de post-modernisation :

[l]a mondialisation a donc ceci d'intrigant qu'elle oblige la cohabitation mondial/local [...] [chez l]es individus qui doivent dorénavant composer avec une double appartenance au monde, c'est-à-dire à la fois au monde cosmopolite, multiculturel, international et au monde local, national, régional, communautaire et familial. Il résulte de cette double appartenance une véritable crise identitaire. (Thibeault, 2015, pp. 35-36)

À la fin du roman, une foule en errance ouvre l'intrigue vers un ailleurs indéterminé :

Depuis plusieurs jours déjà ils sont plusieurs à s'être mis en route, guidés par une envie irrésistible de partir loin, très loin de prendre le large. Ils marchent à pied, traversent des villes, des champs, des espaces déserts, [...] Ils marchent de jour et de nuit, animés par une force dont ils ne soupçonnent pas la puissance, [...] Ils croient que le destin est là, dans cette marche, les tirant vers la terre des origines, les ramenant vers le pays des racines, [...] Ils prennent la route, tête haute, poussés par un vent de liberté, un souffle chaud. (pp. 314-315)

L'immigration massive des maghrébins et des subsahariens leur offre la liberté, donc le refus des frontières, et l'idéalisation d'un avenir meilleur, raisons fondamentales de leur déplacement qui font d'eux de « singulier[s] voyageur[s] : *homo viator* » (Pageaux, 2000, p. 40). Partir ailleurs, loin de son pays d'origine, traverser le détroit de Gibraltar, sans parfois savoir si l'on atteint sa destination, est pensé en tant que but en soi, poursuivi dans l'indifférence à l'égard de la destination. Les desseins de ces clandestins infortunés, ainsi que le choix du pays d'accueil ne sont pratiquement évoqués qu'arbitrairement et tout l'intérêt est porté sur l'appétence du départ.

Le déplacement est perçu comme un changement lorsque la cible encourt un changement par rapport au site, selon l'agissement propre de la cible. Un déplacement exige que la figure se déplace sur le pôle trajectoire, ayant une source comme site initial, pendant un intervalle temporel d'origine, en vue de parvenir à une destination appelée site final, coïncidant à un intervalle temporel postérieur. Tous les candidats à l'immigration clandestine ou légale (tels : Azel, Kenza, Nâzim, Malika, Miguel et les autres) choisissent comme source de départ Tanger, ville au confluent de la mer Méditerranée

et de l'océan Atlantique, aux confins de l'Espagne, et particulièrement le *Café Hafa*, « observatoire des rêves » (p. 11), celui de partir, quitte à se noyer. En un mot, Tanger c'est : « déjà l'Europe, vous sentez l'Europe, vous voyez l'Europe et ses lumières, vous touchez l'Europe des doigts, elle sent bon, elle vous attend, il suffit de traverser quatorze petits kilomètres et vous y êtes mieux encore. » (p. 147). Le but du déplacement (le site final) n'est rien d'autre que l'Espagne, pays inhospitalier et indifférent à l'égard des immigrés : « Tu sais, du Maroc on voit l'Espagne, mais la réciproque n'est pas vraie. Les Espagnols ne nous voient pas, ils s'en foutent, ils n'ont que faire de notre pays. » (p. 74). Pour aller d'un site à l'autre (du Maroc à l'Espagne), la cible (l'immigrant potentiel) doit parcourir un trajet de 14 kilomètres (site médian). Or, à cause de l'hostilité affichée par les Espagnols, cette distance ne cesse de s'amplifier :

L'Europe le tire vers le haut et l'éloigne de nous, avant on pensait qu'on était proches, je veux dire que nous étions voisins, quatorze kilomètres, quatorze petits kilomètres, quatorze malheureux kilomètres nous séparaient, en vérité il y a des milliers de kilomètres entre eux et nous, pour eux Marocains veut dire musulmans, ils se souviennent de ce que disait l'Église des musulmans, rien de très bon il faut dire, alors nous sommes musulmans, pauvres, sans papiers, donc dangereux. (p. 155)

Étudier l'expression du déplacement dans le roman *Partir* a pour nature l'examen de la manière dont l'auteur standardise linguistiquement cette sphère sémantique. La typologie de l'événement spatial se fonde sur l'encodage des éléments sémantiques. Au niveau linguistique, les événements qui traduisent le déplacement sont présents au sein de la phrase, par le truchement de concepts sémantiques que nous résumons comme suit.

L'entité-cible est un agent mobile qui met à exécution un déplacement. Azel, le héros du récit, erre à Tanger en attendant l'opportunité de partir. Il faudrait dire que la situation géographique de cette ville accentue le sentiment de perte, avec tout ce qu'elle peut renfermer de paradoxal : liberté/enfermement, proximité/éloignement, rêve/désespoir... Ce que le narrateur dépeint de plus, c'est la marginalité d'Azel, son dynamisme et son imagination onirique et créative :

[Il] marche dans la ville, ne parle à personne, s' imagine tailleur, couturier d'un genre à part, reliant les ruelles étroites aux larges avenues avec un fil blanc comme dans cette histoire que lui racontait sa mère quand il avait du mal à s'endormir. (p. 16).

L'obsession qui le hante est partir en Espagne. Il est fermement convaincu que le départ est la seule alternative à sa situation sociale déplorable. Outre ce facteur économique qui justifie son déplacement, il cherche d'autres valeurs en vogue sur l'autre rive de la Méditerranée, au dépens même de sa vie :

Quitter le pays. C'était une obsession, une sorte de folie qui le travaillait jour et nuit. Comment s'en sortir, et comment en finir avec l'humiliation ? Partir, quitter cette terre qui ne veut plus de ses enfants, tourner le dos à un pays si beau et revenir un jour, fier et peut-être riche, partir pour sauver sa peau, même en risquant de la perdre. » (p. 25)

À l'image de beaucoup de « candidats à l'immigration » (p. 49), Azel réussit à quitter clandestinement sa patrie ; toutefois, piqué par « le virus du départ » (p. 51), il voit son retour imminent, étant déchiré par le mal du pays. Son identité, avant qu'elle soit construite en tant que sujet, est marquée par l'altérité : « Le colonisé s'accepte comme séparé et différent, mais son originalité est celle délimitée, définie par le colonisateur. » (Memmi, 1985, 151). L'espace où il est né et qu'il habite (et qui l'habite) contribue inéluctablement à la construction de soi :

Toute construction identitaire, toute « quête de soi », passe par un processus de localisation du monde — du monde comme altérité et comme présence (plus ou moins « présente ») par rapport à soi. Et inversement, toute exploration du monde, tout « voyage », en tant qu'expérience du rapport à un ici maintenant sans cesse à redéfinir, équivaut à un procès de construction du je. (Landowski, 1997, p. 91)

Le site est l'entité appelée l'espace de référence à partir duquel le déplacement effectué par la cible est situé (Kopecka, 2009). Généralement, le déplacement suppose toujours une relation de localisation entre la cible qui se déplace ou est déplacée et un lieu, ce dernier peut être omis de la phrase : « Partir, partir, n'importe comment [...] partir » (p. 181). Dans cet exemple, *partir* est employé intransitivement, le lieu n'est pas exprimé explicitement. On a affaire à une « relation de localisation implicite » dans laquelle le lieu est impliqué par le verbe. L'absence du complément locatif correspond, dans le roman, à ce besoin inexorable des jeunes à quitter leur pays ; peu importe la destination : « –Partir. –Partir ? Mais ce n'est pas un métier ! –Une fois partie, j'aurai un métier. –Partir où ? –Partir n'importe où, en face, par exemple. » (p. 119)

Si, le cas échéant, le lieu est exprimé par un *SN site*, la relation de localisation est appelée explicite. Le lieu implicite est appelé « lieu de référence verbal » (Laur, 1993, p. 47) : « ...partir là-bas, en Espagne » (p. 74). Le paysage qu'offre Tanger aux candidats à l'immigration est marin, ce qui déclenche une trajectoire vers l'ailleurs, selon une seule et unique direction vers le Nord, un échappement vers l'autre rive, qui revigore leur rêve. C'est un site ouvert sur une immense étendue, dans laquelle tout obstacle au déplacement vertical s'anéantit (Tuan, 2006). Avant le déplacement, la localisation est interne, c'est-à-dire la figure (Azel et les candidats à l'immigration clandestine) est à l'intérieur du site et le verbe qui décrit cette intériorité renvoie à

l'inclusion ou le contact de la figure, avec comme proposition *à, dans, sur, en* ou *chez* : « Il marche dans la ville » (p. 16). Une fois le déplacement effectué et la traversée mise à exécution, la localisation est appelée *externe*, introduite par des propositions comme *près de, à côté de, au-dessus de, devant* : « Cette nuit, en s'arrêtant un instant devant la porte du pub, il eut un pressentiment, une sorte de désir fou d'aller au-devant de son destin. » (p. 17). Quand l'espace est lexicalisé : « Ce navire [...] partait vers l'Europe. » (p. 51), la mention du site indique la direction et signifie que le site n'est pas encore atteint. Les villes parcourues par les personnages ou citées par l'auteur sont situées soit au Maroc (lieu d'origine du déplacement : Tanger, le Rif, Ksar es-Seghir, Rabat et Chaouen) soit en Espagne (lieu de destination : Almeria, Madrid, Barcelone, Tarifa, Gibraltar, Ceuta, Marbella, Algésiras, Malaga, Andalousie, Majorque et Tolède). Elles constituent des "tiers-espaces" où seront possibles les contradictions et les transformations de l'identité et la culture hybrides des immigrés :

Si l'hybridité est importante, ce n'est pas qu'elle permettrait de retrouver deux moments originels à partir desquels un troisième émergerait ; l'hybridité est plutôt pour moi le 'tiers espace' qui rend possible l'émergence d'autres positions. Ce tiers-espace vient perturber les histoires qui le constituent et établit de nouvelles structures d'autorité, de nouvelles Initiatives politiques, qui échappent au sens commun. [...] Le processus d'hybridité culturelle donne naissance à quelque chose de différent, quelque chose de neuf, que l'on peut reconnaître, un nouveau terrain du sens et de la représentation. (Bhabha, 2007, p. 3)

Le lieu géographique lexicalisé a une fonction d'auto-référence et d'auto-représentation, établissant ainsi une relation sémiotique externe avec les référents extra-textuels. Il arrive que le site ne soit pas mentionné ; on parle, dans ce cas-là de « cadre de référence absolu » (Levinson, 2003, p. 20) : « Il eut soudain l'envie de s'éclipser, de s'en aller loin d'ici. » (p. 88).

La trajectoire, ou la direction du déplacement, correspond aux différents emplacements de la cible ponctuant les phases de son déplacement. L'itinéraire dans *Partir* passe du Sud au Nord : du Maroc à l'Espagne, de l'Afrique à l'Europe. Tanger est le point de départ de la cible (Azél). Tout candidat à l'émigration clandestine visite le café Hafa, car ce lieu « se transforme en un observatoire des rêves et de leurs conséquences » (p. 11). Le deuxième point dans l'itinéraire d'Azél est la Vieille Montagne de Tanger. Là, il fait la connaissance de Miguel, un homosexuel espagnol, qui réussit à lui décrocher légalement un séjour en Espagne. Azél s'installe à Barcelone, dernière étape dans son voyage. Or, après son séjour mouvementé en Espagne, il sera désenchanté par l'échec de son insertion sociale et le mode de vie dans la péninsule ibérique.

Il décide alors de « s’envoler sur les ailes de l’ange » (p. 90) et de « déguerpir, partir, quitter le pays [l’Espagne] » (p. 177) pour retourner à son pays natal. La mobilité spatiale que les personnages benjellouniens entreprennent équivaut à un processus d’émiettement de leur être, culturellement classifié, à partir d’une ville germinative, Tanger. Ce déplacement vers un espace ouvert sans retour est une posture génératrice de transformations multidimensionnelles (psychologique, sociale, économique, culturelle...), qui déclinent les différentes facettes du « je » migrant.

3. L’expression sémantico-lexicale du déplacement dans *Partir*

Le roman *Partir* est un corpus riche en termes lexicaux qui expriment le déplacement, l’instabilité de l’espace, la mouvance du temps et la mobilité incessante des candidats à l’immigration. Notre repérage, certes commode, concerne des occurrences propres au déplacement, en vue de mettre à jour quelques propriétés des verbes de déplacement. Une fois l’inventaire établi, nous classerons, sémantiquement ces occurrences, ainsi que leurs valeurs aspectuelles. De nombreuses occurrences verbales, peu variées et correspondant au déplacement, jalonnent le corpus choisi.

3.1. Les verbes initiaux

Est tenu pour initial, un verbe spécifiant un lieu de référence qui se réfère au lieu initial du déplacement. Un verbe de déplacement initial sert à désigner les emplacements occupés au début du procès par la cible pendant son déplacement. Il décrit le passage effectué par la cible d’une zone interne à une zone externe, au regard d’un repère représenté par le site. Dans un énoncé qui décrit une phase initiale, l’information caractérisant le déplacement est indiquée par le sémantisme du verbe, par le nom, par l’adverbe ou par la préposition. À présent, considérons le verbe *partir*, comme verbe de déplacement dont la récurrence est signalée dès le titre. ‘Partir’ est un verbe de déplacement qui fait partie des prédicats traduisant un changement de relation initial. Autrement dit, lors de son déplacement, la cible, en s’éloignant d’un lieu initial, se dirige vers un autre lieu : « – Je pars. » (p. 88). Dans cet énoncé, le “je” (Azal dans le roman) effectue le mouvement de partir, s’écarte du lieu où il est vers une destination choisie. Le procès, au présent ici, concerne uniquement le changement de relation et d’emplacement. Cependant, s’il est vrai que ce prédicat décrit la direction vers la destination, n’infère pas l’accès au lieu final : « Il est revenu voir sa mère juste avant qu’elle parte en pèlerinage. » (p. 143). La mère compte quitter le Maroc vers la Mecque, pour effectuer le pèlerinage, il est vrai aussitôt que la cible quitte Tanger. Le procès sera réalisé une

fois que le changement de relation entre la cible (la mère) et le site (la Mecque) aura lieu. Le sémantisme du verbe semble polarisé sur ce changement de relation initial. À partir des occurrences de *partir* dans notre corpus, nous avons repéré trois formes de constructions sémantico-syntaxiques :

- constructions dépourvues de GP dénotant un site : « Je pars le cœur ouvert. » (p. 88)
- ou bien intégrant un GP qui peut être 'initial' : « nous sommes tous appelés à partir de chez nous... » (p. 329) – ou 'final' : « Elle partait à Ceuta la nuit. » (p. 75)

Un autre fait saillant à signaler est la relation locative entre certaines prépositions et le prédicat partir. La récurrence de ce verbe avec les prépositions entre dans la structure Vdp + Prépl. + Site GN (Kupferman, 2008)

- Partir de (l'origine : x part de y si y est l'origine de la trajectoire de x) : « Je pars d'ici. » (p. 197)
- Partir à (la direction) : « On partait [...] à la montagne. » (p. 165)
- Partir sur (la position sur un axe vertical, impliquant un support) : « je suis parti sur un bateau. » (p. 251)
- Partir dans (l'inclusion et la relation contenant/contenu) : «...partir dans les bagages du zemel. » (p. 63)
- Partir avec (l'accompagnement) : « Je suis parti avec le chrétien. » (p. 303)
- Partir sans (la négation) : « Elle avait peur [...] de partir sans avoir réalisé son rêve. » (p. 221)

Le repérage de ces structures met au premier plan un trait marquant, à savoir la primauté accordée à l'emploi de *partir* à l'infinitif sans site final non exprimé. L'omission du 'site implicite' renvoie à l'appétence inapaisée des protagonistes à se déplacer, peu importe la destination : « -Partir. -Partir ? Mais ce n'est pas un métier ! -Une fois partie, j'aurai un métier. -Partir où ?-Partir n'importe où, en face, par exemple. » (p. 119)

3.2. Les verbes médians :

Un verbe médian n'est ni un verbe initial, ni un verbe final. Il appartient à une classe hétérogène. Quelques précisions s'avèrent nécessaires pour clarifier ces verbes. On dit qu'un verbe médian exprime le trajet ou le parcours de plusieurs lieux quand la cible explore en reliant un lieu initial à un lieu final. Il renvoie à un lieu intermédiaire ou médian du déplacement. Il faudrait tenir compte des propriétés de certains verbes

médiens : certains (comme *traverser*, *sauter*) se contentent de retracer le déroulement du parcours ; d'autres (tels *arpenter*) n'impliquent pas de changement de relation de localisation. Exemples :

- « Ils *couraient*, se bousculaient et semblaient avoir la tête ailleurs » (p. 209)
- « Ils les *suiquirent* sans les voir » (p. 12)
- « ...qui doit apparaître et les faire *traverser* un par un cette distance... » (p. 15)
- « Un des flics au bar (...) *s'approcha* d'Alfia » (p. 20)
- « ...qui donnaient tout ce qu'ils avaient pour *passer* en Espagne » (p. 21)
- « ...il a fallu qu'il *monte* dans ce maudit car » (p. 25)
- « Il *courut* se réfugier chez les voisins » (p. 32)
- « J'ai déjà tenté de *brûler* les quatorze kilomètres » (p. 41)
- « Azel *traversa* la ville sans dire un mot » (p. 45)
- « Il vit un mendiant *fouiller* dans une poubelle » (p. 52)
- « Il le *suiquit* sans dire un mot » (p. 58)
- « ...j'ai pas mal *voyagé* dans ma jeunesse » (p. 96)
- « Mais reprendre sa valise, *remonter* dans le bateau » (p. 100)

Sur la base de ces exemples, nous distinguons les verbes pour lesquels la cible est présumée mobile dans un tel cadre englobant. Il en ressort deux types de verbes médiens : ceux qui introduisent un changement d'emplacement éventuel (ex : *courir*) et ceux qui demandent un changement d'emplacement obligatoire (ex : *traverser*).

3.3. Les verbes finaux

Un verbe est reconnu comme final, s'il détermine le lieu de référence, se rapportant au lieu final du déplacement. Il désigne l'accession de la cible au lieu final désiré et assimile le déplacement à la destination de la cible. Le déplacement recoupe avec la section finale de la trajectoire. Autrement dit, un verbe est considéré comme final s'il spécifie la destination relative de la figure par rapport au lieu final. Après la traversée (la fin de la destination), l'entité-cible (l'immigrant) se trouve à la fin du déplacement dans une situation regrettable, jugée malvenue par rapport à celle d'avant le voyage. Il est vrai que l'arrivée au site signale la fin du déplacement, envisagé comme déchéance de la situation de l'entité-cible. Les exemples suivants comprennent quelques verbes finaux dont le sens accuse le point zéro. Exemples :

- « ...le gouverneur *entra* dans la morgue » (p. 32)
- « ...un immense paquebot s'apprêter à *accoster* » (p. 49)

- « Elle l'avait *rencontré* dans cette maison » (p. 50)
- « Le soir, il *rejoignit* des copains du quartier » (p. 62)
- « Maria, la femme de chambre espagnole, *arriva* avec un plateau » (p. 101)

Lors du congrès Mondial de Linguistique Française, organisé à Tours en 2016, Aurnague et Claudine Garcia-Debanck reviennent sur les dernières études concernant l'expression du déplacement dans la langue. Ils ont présenté une modélisation sémantique sur les verbes de déplacement, en passant en revue les deux catégories de prédicats, à savoir les verbes de déplacement autonome (exprimant la manière du mouvement) et les verbes strictement de déplacement. Nous retiendrons deux catégories de verbes et procès susceptibles d'apporter davantage d'éclairages sur l'ensemble des verbes répertoriés auparavant :

- Les verbes qui indiquent un changement d'emplacement sans déclencher un changement de relation, (avancer, marcher...)
- Les verbes de déplacement dont l'expression sémantique alliant changement de relation et changement d'emplacement (aller + Prép, arriver, partir, sortir, se rendre...)

Dans toute la richesse sémantique des verbes que nous avons passés en revue ont été sélectionnés seulement les verbes qui décrivent le déplacement. L'identification de cet arsenal lexical traduit la désagrégation des personnages, voire leur mort. L'espace ainsi que le temps s'éclatent et esquissent une topographie qui situe l'événement spatial dans un mouvement animé par l'errance. Les trois phases (initiale, médiane et finale) du déplacement retracent l'itinéraire qu'emprunte l'actant entre la cible et le site.

4. Conclusion

Notre lecture du roman *Partir* s'est focalisée sur le déplacement, sur son arrangement formel et sur son dispositif poétique. Plus qu'une thématique élémentaire, le concept de déplacement est aménagé en une propriété structurelle autour de laquelle sont mises en place les dimensions sémantique et lexicale. L'approche sémantico-lexicale nous a autorisé à identifier les traces du déplacement qui se déploie dans le roman *Partir* pour le reconstruire. L'omniprésence de cette notion dans le lexique s'exprime par le recours aux verbes de mouvement relatifs au déplacement, tels que *partir*, *errer*, *quitter*, *marcher*, *rejoindre*, *entrer*, etc. Les verbes *partir* et *quitter* (dont la récurrence n'est plus à démontrer) montrent, bien au-delà du simple fait de se déplacer, l'errance et l'altérité.

L'objectif escompté était d'analyser cette mobilité dans *Partir* et d'expliquer cette modélisation, à travers un repérage représentatif des expressions sémantico-lexicales. Nous avons démontré à travers l'étude de l'articulation de l'espace géographique sur l'espace du texte la vision du déplacement chez Tahar Ben Jelloun, et ses modalités sémantico-lexicales à travers lesquelles ce dernier explicite l'altérité et l'identité, l'intégration de l'immigré et son exclusion.

C'est ainsi que nous avons cherché à analyser la portée du déplacement sur les procédures scripturales dans *Partir* de Ben Jelloun. Affectée par le thème du déplacement, sa production littéraire le travaille et le représente non pas comme un thème récurrent, traité comme à l'accoutumée par la littérature maghrébine d'expression française, mais il renvoie à une esthétique spécifique. Le déplacement structure les différents romans, invités eux aussi à mouvoir, créant une intertextualité cohérente. Re-conversant le fait de se déplacer en principe d'écriture, l'acte d'écrire renseigne sur l'art romanesque. Le récit est rythmé, marqué par les départs et les arrivées des protagonistes, l'alternance des voix narratives et le va-et-vient des événements, qui le projettent fréquemment vers l'éparpillement et l'éclatement. Le déplacement décrit et narré dans *Partir* prend la forme d'une errance spatio-temporelle, saisie tel un parcours spatial qui s'expliquerait par le départ du Maroc et par l'arrivée en Espagne. Obligé de voyager, de s'exiler et de subir en quelque sorte un véritable parcours initiatique pour arriver à assumer son identité longuement recherchée, ailleurs que dans son pays d'origine, l'évasion permet aux protagonistes d'échapper au calvaire de leur quotidien par la substitution d'un monde fictif, conçu sur la séduction esthétique comme seule alternative contre le désespoir. Ainsi, du pays natal au pays d'accueil, d'une culture maghrébine à une culture occidentale, de fantasme en fantasme s'exprime alternativement la longue errance d'Azel qui se transforme en traversée salutaire dans sa quête identitaire et culturelle. La situation dans laquelle il se trouve à la fin du changement au cours de l'évènement exprimé par le verbe partir est considéré comme pire que celui d'avant le changement. La direction fatale du déplacement vers le site (l'Espagne) est conceptualisée par la dégradation de la condition physique de la cible (l'immigrant clandestin). Au terme du déplacement, le point zéro à l'échelle de la forme physique est synonyme de la mort (Azel est assassiné à la fin du récit).

L'esthétique et la thématique du déplacement traitées dans *Partir* par Tahar Ben Jelloun revisitent les problématiques des identités monolithiques de l'altérité, de l'identité et de l'acculturation. Un tel traitement reconsidère la notion de l'identité et de la culture comme une notion altérable et inconstante à l'instar des traits culturels souscrits à l'épreuve du déplacement.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Araya, V. B. (2013). Le labyrinthe arabo-musulman dans les romans de Tahar Ben Jelloun. *Letras*, (54), 71–90. <https://doi.org/10.15359/rl.2-54.4>
- Aurnague, M. (2008). Qu'est-ce qu'un verbe de déplacement ? : critères spatiaux pour une classification des verbes de déplacement intransitifs du français. In J. Durand, B. Habert (dir.), *Congrès Mondial de Linguistique Française – CMLF08* (pp. 1905–1917). <https://doi.org/10.1051/cmlf08041>
- Bhabha, H. K. (2007). *Les lieux de la culture: une théorie postcoloniale*. Traduit par Françoise Bouillot. Payot et Rivages.
- Bal, M. (2002). *Travelling Concepts in the Humanities : A Rough Guide*. University of Toronto Press.
- Ben Jelloun, T. (15 février 1976). Dossier consacré aux évadés de l'empire. *Les Nouvelles Littéraires*, 14–17.
- Ben Jelloun, T. (2007). On ne parle pas le francophone. *Le Monde diplomatique*, (638), 20–21.
- Boons, J.-P. (1985). Préliminaires à la classification des verbes locatifs : les compléments de lieu, leurs critères, leurs valeurs aspectuelles. *Linguisticae Investigationes*, 9(2), 195–267. <https://doi.org/10.1075/li.9.2.02boo>
- Borillo, A. (1998). *L'espace et son expression en français*. Ophrys.
- Bouvet, R. (2006). *Pages de sable. Essai sur l'imaginaire du désert*. XYZ Éditeur.
- Christiane, A. (2005). L'immigration dans le roman francophone contemporain. Karthala.
- Defarges, P. M. (1994). *Introduction à la géopolitique*. Seuil.
- Forestal, C. (2008). L'approche transculturelle en didactique des langues-cultures : une démarche discutable ou qui mérite d'être discutée ? *Éla. Études de linguistique appliquée*, (152), 393–410. <https://doi.org/10.3917/ela.152.0393>
- Gauvin, L. (1997). La surconscience linguistique de l'écrivain francophone. In L. Gauvin (Dir.), *L'Écrivain francophone à la croisée des langues* (pp. 5–15). Karthala.
- Gauvin L. (2004). *La fabrique de la langue, de François Rabelais à Régent Ducharme*. Seuil.
- Jabès, E. (1978). *Le Souffçon, Le désert*. Gallimard.
- Kopecka, A. (2009). L'expression du déplacement en français : l'interaction des facteurs sémantiques, aspectuels et pragmatiques dans la construction du sens spatial. *Langages*, (173), 54–73. <https://doi.org/10.3917/lang.173.0054>
- Kupferman, L. (2008). Les verbes de déplacement et le rôle Source. *Langages*, (169), 92–110. <https://doi.org/10.3917/lang.169.0092>
- Landowski, E. (1997). *Présences de l'autre. Essais de socio-sémiotique II*. Presses universitaires de France.
- Laur, D. (1989). Sémantique du déplacement à travers une étude de verbes et de prépositions en français. *Cahiers de grammaire*, (14), 67–83.
- Laur, D. (1993). La relation entre le verbe et la préposition dans la sémantique du déplacement. *Langages*, (110), 47–67. <https://doi.org/10.3406/lgge.1993.1098>
- Levinson, S. C. (2003). *Space in Language and Cognition. Explorations in Linguistic Diversity*. Cambridge University Press.
- Lindenlauf, N. (1996). *Tahar Ben Jelloun: Les Yeux baissés*. Labor.

- Memmi, A. (1985). *Portrait du colonisé/Portrait du colonisateur*. Gallimard.
- Noiray, J. (1996). *Littératures francophones. I. Le Maghreb*. Belin.
- Pageaux, D-H. (2000). De la géocritique à la géosymbolique. Regards sur un champ interdisciplinaire : littérature générale et comparée et géographie. In B. Westphal (Dir.), *La géocritique mode d'emploi* (pp. 125–160). Pulim.
- Raqbi, A. (2005). Le Moi masqué de Tahar Ben Jelloun. *Dalhousie French Studies, Halifax, 70*, 21–28.
- Romey, G. (1995). *Dictionnaire de la symbolique. Le vocabulaire fondamental des rêves*. Albin Michel.
- Thibeault, J. (2015). *Des identités mouvantes. Se définir dans le contexte de la mondialisation*. Nota bene.
- Topia, A. (1996). Contrepoints joyciens. *Poétique*, (27), 351–371.
- Tuan, Y.-F. (2006). *Espace et lieu. La perspective de l'expérience*. Folio.
- Vandeloise, C. (1986). *L'espace en français : sémantiques des prépositions spatiales*. Seuil.

Mourad Loudiyi est enseignant-chercheur et formateur au Centre Régional des Métiers de l'Éducation et de la Formation, de Fès, depuis 2011. Soutient son doctorat en approche et poétique des textes, habilitation à diriger des recherches en approches des textes littéraires. Ses publications couvrent un large spectre de sujets, notamment les approches des textes littéraires, la didactique de la littérature et le développement de la professionnalisation chez les futurs enseignants du FLE, notamment la didactique de la lecture du texte littéraire. Auteur d'un essai *Lol V. Stein de Marguerite Duras. Figure féminine plurielle* (à paraître 2022) et d'un ouvrage collectif *Pour une didactique d'œuvre littéraire au lycée. Théories, discours institutionnel, pistes pour la classe* (à paraître 2022). Membre de l'équipe de Recherche dans la Diversité Culturelle et Linguistique dans le Monde Méditerranéen, du Laboratoire de la Recherche Scientifique et Éducative dans le Monde Méditerranéen. Membre attaché à l'équipe de recherche : Écritures africaines de langue française : Représentations culturelles et identitaires, du Laboratoire Langue, Représentations et Esthétiques, Facultés des Sciences Humaines, Saïss-Fès (FSHSF).